

## Laval théologique et philosophique



DARTIGUES, André, *La révélation : du sens au salut*

René-Michel Roberge

Volume 44, numéro 1, février 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/400369ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/400369ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Roberge, R.-M. (1988). Compte rendu de [DARTIGUES, André, *La révélation : du sens au salut*]. *Laval théologique et philosophique*, 44(1), 124–125.  
<https://doi.org/10.7202/400369ar>

« Le discours dans la plaine » ne constituant pas, chez Luc, le programme inaugural, n'est pas par suite « mis en relief avec autant d'insistance que chez Matthieu » (p. 27).

À quels auditeurs Jésus s'adressait-il ? « On inclinerait à penser que, pour Matthieu, le discours sur la montagne était adressé aux seuls disciples » (p. 25). Jésus évite les foules ; il s'isole. Mais Mt 7,28 parle des « foules qui étaient frappées de son enseignement ». Luc de son côté insiste sur la « grande multitude du peuple de toute la Judée, de Jérusalem, du littoral de Tyr et de Sidon qui étaient venus l'entendre » (6,17-18).

Après avoir montré comment l'un et l'autre évangélistes sont tributaires d'une source commune, le texte Q, dont les concordances et les différences sont frappantes, l'Auteur étudie longuement les Béatitudes et les trois chapitres de Matthieu signalés plus haut, en y consacrant 200 pages de son volume. Il en gardera exactement 23 pour Luc et le discours dans la plaine (pp. 203-226), mais « presque tout le discours de Luc se trouve aussi chez Matthieu » (p. 30).

Les pages 230 à 249 présentent une traduction synoptique du texte complet du discours sur la montagne et du discours dans la plaine, en une comparaison frontale, Matthieu sur la face gauche, Luc sur la face droite de chacune de ces pages. D'un coup d'œil apparaît la correspondance des deux évangélistes. À la fin de chacun des sept chapitres figure une bonne bibliographie dont les quelque 200 noms d'Auteurs se retrouvent dans une table, en fin de volume.

L'Auteur, qui est docteur en sciences bibliques, a déjà publié de nombreuses études, mais il n'est pas seulement un bibliste consciencieux et compétent, il est aussi un spirituel dont le volume pourra rendre de grands services au lecteur pour son profit personnel ou pastoral. « L'exemple des évangélistes, écrit-il, trace la voie pour le chrétien et le guide spirituel. Conduit par l'Écriture, celui-ci pourra ainsi adapter, transposer, actualiser. Il tiendra largement compte de la situation concrète dans laquelle se trouve l'homme moderne. Au fond, il a un grand choix, qui d'ailleurs doit varier en fonction des temps et des nécessités. Il peut écouter le message de Jésus sur Dieu et le proclamer à son tour : c'est la bonne nouvelle messianique » (p. 72).

À propos de la demande du Pater : « Que ton règne vienne », l'Auteur remarque : « Le chrétien contemporain se doit, comme l'a fait Matthieu, de poursuivre l'actualisation. Quand nous prions « que

ton Règne vienne », notre prière ne demande pas tant que soient hâtés la fin du monde, le grand jour de la parousie et du jugement. Nous demandons à bon droit que son règne puisse devenir de plus en plus une réalité déjà sur terre. Par un tel souhait, pas plus que Matthieu, nous n'excluons l'eschaton. Bien que nous ne connaissions pas le moment de la fin, nous savons que le jugement de Dieu nous attend, non seulement dans un lointain futur indéterminé mais déjà lors de l'achèvement de notre vie mortelle » (p. 169).

Et cette finale n'est-elle pas digne du plus éloquent prédicateur ? « Le chrétien d'aujourd'hui n'exclut en aucun cas la venue future du Règne mais, quand il prie « que le Règne vienne », il peut à bon droit demander la grâce de Dieu et son aide pour que lui-même, ses parents et amis, toute la famille humaine, trouvent le courage de hâter la venue du règne de Dieu dans le monde, par leur engagement moral et religieux » (*ibid.*).

Henri-M. GUINDON, S.M.M.

André DARTIGUES, **La Révélation : du sens au salut** (Coll. « Le christianisme et la foi chrétienne », n° 6). Paris, Desclée, 1985 (15 x 22.5 cm), 288 pages.

Sous la direction scientifique de Joseph Doré, de l'Institut Catholique de Paris, les éditions Desclée proposent un nouveau manuel de théologie en onze volumes. Outre un volume d'introduction générale à l'étude de la théologie, cette publication est structurée selon deux axes : le *christianisme* comme fait historique et culturel (I-V) et la *foi chrétienne* en elle-même (VI-X). La définition des matières de ce nouveau manuel, et plus encore le genre théologique exploité, relèguent à l'histoire la série *Le Mystère chrétien* publiée chez le même éditeur à l'époque de Vatican II.

Par sa présentation technique (jeu de typographie, choix de lectures, questionnaires d'assimilation et index analytique et thématique), ce premier de la série consacrée à la *foi chrétienne* elle-même a bien l'allure d'un manuel. Pour le reste, on peut en douter. Par son contenu théologique relativement original et sa démarche qui tient davantage de l'analyse que de la synthèse, cet ouvrage est beaucoup plus qu'une simple initiation au concept chrétien de révélation. Il n'est pas facile à lire. Sa lecture présuppose de solides connaissances historiques et philosophiques. Il ne prétend pas couvrir l'ensemble des questions reliées au concept chrétien

de révélation. Il s'intéresse cependant au plus important, à savoir le vécu de la révélation comme expérience de salut. Selon l'auteur, la révélation chrétienne est appelée à être vécue selon trois grandes dimensions, à savoir celles du *sens*, de l'*existence* et de la *chair* pour autant que la révélation « s'adresse à la pensée comme sens », « s'éprouve dans l'existence comme présence » et « s'achève dans la chair comme vision » (p. 10).

La première partie de l'ouvrage se demande jusqu'à quel point la révélation peut être assimilée à une expérience de connaissance, c'est-à-dire de sens. Dartigues note que de tout temps, on a cherché à réduire la révélation et le salut à une affaire de connaissance : une connaissance qui sauverait en dédramatisant l'existence. C'était particulièrement le cas du gnosticisme des origines chrétiennes et des quêtes philosophiques du salut tant dans l'antiquité qu'au siècle des Lumières. Aujourd'hui, constate l'auteur, on s'exprime davantage en termes de sens. La foi, dira-t-on, « donne sens à l'existence ». L'auteur développe l'idée que même si la connaissance et le sens peuvent valablement traduire l'aspiration au salut, ils ne peuvent pas comme tels être assimilés au salut. Ils appellent à un accomplissement de l'être, mais ne sauvent pas eux-mêmes. Là-dessus, il faut donner raison à Feuerbach, Marx et Bloch en ce que leur athéisme est une mise en garde, au nom de la vie concrète, contre la réduction du salut à un sens transcendant. Les notions de connaissance et de sens ne peuvent donc pas, à elles seules, rendre compte de l'expérience de la révélation chrétienne.

Si l'aspiration au salut ne peut trouver sa pleine satisfaction dans la connaissance ou le sens, c'est qu'elle est affaire d'existence et que pour autant elle se vérifie d'abord dans l'expérience et la rencontre et non dans l'ordre abstrait des idées. Au cœur de l'existence humaine, la confrontation à la mort en ce qu'elle a précisément d'indéfinissable ouvrirait un espace pour la rencontre du Dieu invisible, cependant devenu visible dans le Christ. Dartigues a raison de souligner que puisque l'homme est un être essentiellement historique, la rencontre humaine de Dieu ne concerne l'individu que dans son appartenance à l'histoire universelle.

Plus précisément encore, Dieu se révèle dans l'histoire comme manifestation du salut dans la chair : la chair étant ici considérée non seulement comme présence aux autres, mais comme critère ultime de l'expérience humaine du réel. « En Jésus-Christ, Dieu rencontre le mal de la seule façon dont on peut le rencontrer comme mal : en le

subissant » (p. 217). Le salut chrétien n'est donc pas fuite du monde, mais transfiguration de toute chair dans le Christ ressuscité. Bien que lié à une culture particulière, l'Évangile prend là sa portée universelle.

Cet ouvrage n'est pas pour les débutants en théologie : sa démarche est trop particulière. C'est même davantage un essai qu'un manuel. Il a le grand mérite de nous rappeler de façon fort originale et convaincante que la révélation chrétienne ne peut être réduite à un savoir. Plus largement, la vérité de la révélation chrétienne est appelée à se vérifier au cœur de toute finitude humaine.

René-Michel ROBERGE

Drago Karl OCVRK, *La foi et le credo. Essai théologique sur l'appartenance chrétienne.* (Coll. « *Cogitatio fidei* », n° 131). Paris, Éd. du Cerf, 1985 (13.5 × 21.5 cm), 176 pages.

Vivant dans un pays où la foi est marginalisée, ce théologien yougoslave a été amené à réfléchir de façon originale sur la dialectique de la foi comme expérience subjective et appartenance sociale. Contre la tendance à privatiser la foi, il propose une revalorisation de sa dimension sociale. « La foi, conçue comme appartenance, demande à l'homme de partager et de construire sa vie, toujours singulière et unique, avec les autres, alors que la foi individuelle expose l'homme à un enfermement en lui-même et aux caprices de l'imaginaire » (p. 12).

Pour illustrer les dangers d'une réduction de la foi à l'expérience individuelle, Ocvrk nous invite à la lecture d'un texte de Feuerbach, où précisément la foi-expérience est vue abstraitement comme source de divisions entre les hommes et pour autant opposée à l'amour. La critique de Feuerbach a le mérite d'interroger le christianisme sur sa fécondité sociale ; par contre, souligne fort justement Ocvrk, elle oublie que la foi chrétienne authentique se vit aussi par mode d'espérance. Le *Décret sur la Justification* du Concile de Trente serait d'ailleurs à comprendre comme un appel à juger le christianisme à ses fruits devant la menace protestante de réduction de la foi à l'expérience. Le concile aurait proposé une foi personnelle et personnalisante sans être subjective ; une foi indissociable de la pratique et de l'éthique ; enfin, une foi à vivre en société, voire institutionnelle.